



Jeudi 1^{er} décembre 2022

Spécial



Le Parisien

Orientation

Métiers

Le luxe, c'est vous !

Attirer les jeunes vers leurs métiers, c'est l'objectif des grandes marques du luxe, en pleine campagne de recrutement. Réunies au sein du Comité Colbert, elles organisent le salon Les de(ux) mains du luxe pendant trois jours, du 10 au 12 décembre, à Station F, à Paris, pour convaincre les éventuels candidats et leurs familles.

Dossier réalisé par
Nicolas Maviel

LA QUÊTE DE SENS et le Covid sont passés par là : les métiers manuels ont le vent en poupe. Si l'on conjugue ce constat avec la très belle santé de l'industrie du luxe, on obtient un ticket gagnant. L'écrin qui permet à la Coupe du monde de football de voyager en toute sécurité n'est-il pas signé Louis Vuitton ?

Oui mais voilà, si les jeunes sont des admirateurs des grandes maisons, peu de leurs parents poussent la réflexion jusqu'à envisager avec eux une formation qui leur permettrait de s'épanouir au niveau professionnel. Le baccalauréat reste encore aujourd'hui pour beaucoup le passeport mini-

mal avant de se lancer dans le monde du travail. Pour les convaincre, le Comité Colbert, qui regroupe quelque 92 institutions françaises du secteur, organise Les de(ux) mains du luxe. Mis sur pied en partenariat avec le Campus, mode, art & design, le rendez-vous se déroulera les 10, 11 et 12 décembre à Station F, à Paris (XIII^e). Il sera gratuit sur inscription.

Réaliser un rêve

L'objectif est de faire découvrir le panel des métiers possibles à 3 000 ou 4 000 jeunes et leurs familles, les séduire avec des démonstrations, des arguments solides, et pourquoi pas les rassurer sur les cursus proposés. Cartier, Dior, LVMH, Christofle, Chanel, Boucheron,

Van Cleef & Arpels, entre autres, vont s'y employer.

Émilie Rocher a, elle, déjà transformé en réalité son rêve de petite fille. À 22 ans, cette Bretonne crée aujourd'hui des verres à calottes pour Baccarat. « À l'âge de 9 ans, j'ai vu un souffleur de verre travailler. Je découvrais ce métier et j'ai tout de suite compris que c'était ce que je voulais faire, raconte la jeune femme. Admirer le verre en fusion a quelque chose d'hypnotisant. Et voir tout ce que l'on peut créer à partir de cette matière à l'état liquide est tellement incroyable... »

Les années passent et l'envie ne s'estompe pas. En 3^e, elle effectue son stage à la verrerie de Bréhat (Côtes-d'Armor). Pour la première fois, elle approche un four à

1 000 degrés et, à la fin de sa semaine en entreprise, elle peut s'essayer à la technique du verre. Elle réalise un « petit gobelet bleu », qu'elle conserve toujours avec elle...

« C'était juste un moment de bonheur »

Les stages s'enchaînent lors de sa période lycéenne, toujours à Bréhat mais aussi chez Jérémy Maxwell Wintrebert, dans la capitale. « En terminale, j'ai envoyé mon CV partout en France. Après un entretien téléphonique, Baccarat m'a demandé de venir effectuer une journée d'essai », se remémore la souffeuse de verre. Toute la famille grimpe dans la voiture, quitte la Bretagne et prend la direction de la Meur-

the-et-Moselle. « En arrivant devant l'usine à Baccarat, il y avait beaucoup de stress et d'émotions, mais c'était juste un moment de bonheur pour moi. Je pensais aussi à mes parents qui m'avaient toujours soutenue et encouragée », appuie Émilie Rocher.

Un titre de meilleure apprentie de France

L'essai est transformé et elle peut rentrer dans la célèbre maison, en alternance, pour passer son CAP. Franck Durand, son formateur, lui transmet les bases du métier si exigeant de souffleur de verre. Émilie écoute, répète les gestes, enregistre et recommence sans cesse. Son investissement exemplaire est récompensé par le titre de... meilleu-

re apprentie de France à l'issue du concours. « C'était un défi que je m'étais lancé, explique en toute modestie la néo-Lorraine. Candidater un jour au titre de meilleur ouvrier de France ? Il faut avant un long apprentissage et bien connaître des techniques que je ne maîtrise pas encore, mais ça peut être un beau défi. »

Embauchée en CDI depuis septembre, elle vit de sa passion, a les yeux qui brillent et la voix qui vibre dès qu'elle évoque son métier manuel, indispensable pour mettre en lumière le savoir-faire incomparable d'une maison fondée en 1764. L'écouter raconter son histoire représente déjà le début d'une magnifique promesse pour qui regarde du côté du secteur du luxe.

Interview

« Je garde des souvenirs merveilleux de mon apprentissage »

Ses pâtisseries sont devenues des œuvres culinaires.

Pierre Hermé est aujourd'hui reconnu partout dans le monde pour son travail d'excellence. Un savoir-faire acquis grâce à l'apprentissage.

JUIN 2016 : Pierre Hermé décroche le titre de meilleur pâtissier au monde. Une reconnaissance qui touche profondément ce passionné, amoureux des bonnes et belles choses. Les médias français et internationaux se montrent sous le charme de l'Alsacien. Les commentaires élogieux sont nombreux et surtout, la clientèle se presse dans ses établissements pour admirer et déguster ses pâtisseries : 2 000 feuilles, Carrément chocolat ou Ispahan, sans oublier ses macarons légendaires à la pistache, à la vanille de Madagascar ou au chocolat au lait et fruit de la passion. Rien qu'à l'évocation de ces produits, l'œil pétille et les papilles s'affolent...

Si aujourd'hui le chef pâtissier s'exporte un peu partout sur la planète, c'est le résultat de plus de quarante années de travail, d'une longue tradition familiale mais aussi... d'un parcours initiatique chez Gaston Lenôtre. Pierre Hermé, commandeur des arts et des lettres, répond à nos questions sur sa formation et détaille le regard qu'il porte sur l'apprentissage des plus jeunes.

Vous avez toujours voulu exercer ce métier. Comment vos parents ont-ils réagi à l'époque ?

PIERRE HERMÉ. Dès 9 ans, je savais que je voulais devenir pâtissier. Ma mère a essayé de m'en dissuader, de me dire que ce métier était trop dur pour moi, mais ce n'était pas très virulent non plus. D'autant que mon père exerçait ce métier avec passion et que c'est lui qui m'a donné cette envie.

L'apprentissage s'est donc vite imposé...

À mon époque, je vous parle de 1976, il n'y avait que le CAP pour devenir pâtissier. Et

comme dans la famille nous avions formé beaucoup d'apprentis, cette voie était logique. Mon père en avait d'ailleurs toujours deux chez lui. Je ne me suis donc pas posé beaucoup de questions au moment d'aller en CAP. On ne m'a pas dit : « Si tu ne fais pas d'études, ce n'est pas bien ».

Quel serait votre message aux parents sur ces formations ?

Il y a plusieurs possibilités, plusieurs choses à savoir. Tout d'abord, c'est un métier que l'on peut exercer en ayant fait un peu plus d'études, un bac par exemple. Cela peut même être utile avant d'entamer son CAP avec plus de maturité, davantage de culture générale, une meilleure qualité de l'orthographe. Il y a aussi les gens qui sont en reconversion. J'aime d'ailleurs bien ses profils, car venir en apprentissage est un vrai choix pour eux, alors qu'ils ont déjà l'expérience d'un métier, un vécu. Enfin, il y a le CAP dès 16 ans où l'on apprend beaucoup de choses, mais il faut surtout être curieux...

C'est-à-dire ?

Ne pas se contenter de ce que son maître d'apprentissage vous apprend. Il faut être curieux donc, mais aussi proactif, avoir envie d'apprendre, de chercher, être ouvert. Moi, quand j'étais chez Lenôtre, au bout de deux à trois mois, tout le monde savait qui j'étais. Je voulais tout voir, tout comprendre et j'étais toujours disponible pour tout. Je suis convaincu qu'il faut aborder l'apprentissage comme on aborde des études. Il y a une partie qui s'acquiert chez son maître et une autre qui vient grâce à la recherche sur Internet des ingrédients, de qui les cultive, qui les trans-



Pour Pierre Hermé, « la transmission des gestes est essentielle ».

forme, qui fait ce métier, l'histoire... L'apprenti doit être très ouvert et demandeur. Il faut comprendre pourquoi tel ou tel produit est utilisé, pourquoi il est meilleur qu'un autre. Tout évolue en permanence. Avant, le fruit de la passion venait du bout du monde. Aujourd'hui, il arrive de plus près et s'il est bio, c'est encore mieux. Il faut comprendre son métier par tous les bouts.

La découverte est donc fondamentale ?

Oui, comme il faut aussi s'intéresser à ce que font les autres pâtissiers. Moi, je regarde et j'étudie leur travail. Telle ou telle recette me sert à étalonner les miennes, savoir en quoi elle est meilleure ou en quoi je dois faire évoluer certaines choses. Ma curiosité

doit être insatiable et c'est ce qui résume le mieux mon parcours.

Vous échangez avec vos confrères donc...

Découvrir des ingrédients, la façon de faire son métier, de nouvelles recettes et donc échanger avec ses confrères est très important. Moi, quand je voyage en province, si je passe devant une petite pâtisserie, même si la vitrine est vieillotte, je m'arrête toujours pour regarder. Je suis sûr qu'il y a un petit truc à apprendre, à regarder, à voir. Je n'hésite jamais à traverser une rue pour voir ce que les autres font.

Combien d'apprentis comptez-vous dans votre maison ?

Une dizaine en formation. Je

dois avouer les suivre de loin mais j'essaie de les accompagner au mieux, même si ce sont leurs chefs directs qui sont leurs référents au quotidien. D'ailleurs, je ne crois pas que nous ayons le moindre échec au CAP chez nous.

Quels conseils donneriez-vous à un apprenti ?

Déjà, je lui conseille toujours de rester un peu dans la maison où il a été formé. Chez nous, nous les gardons la plupart du temps, sauf pour ceux qui viennent de province, se sentent déracinés et émettent le souhait de repartir chez eux. Mais rester là où on a effectué son apprentissage permet de gagner en maturité. Et puis, nos apprentis, une fois diplômés, font partie de notre



Ma curiosité doit être insatiable et c'est ce qui résume le mieux mon parcours

Les de(ux)mains du luxe vous attendent

Station F, le temple des métiers du numérique, va rimer trois jours durant, du 10 au 12 décembre, avec luxe et formation. Le Comité Colbert, qui regroupe 92 maisons prestigieuses, y organise Les de(ux)mains du luxe. Le but ? « Jouer, rêver et s'initier à des savoir-faire d'exception », expliquent les organisateurs. Ateliers donc, mais aussi conférences sont au programme pour attirer vers ces métiers. Si le samedi 10 et le dimanche 11 sont ouverts à tous sur inscription, le lundi 12 est réservé aux collégiens et lycéens.

Station F : 5, parvis Alan Turing, Paris (XIII^e). Métro : bibliothèque François-Mitterrand (ligne 14) ou Chevaleret (ligne 6). Renseignements et inscriptions sur www.lesdemainsduluxe.com.



Titouan Poyant s'épanouit pleinement dans les cours de joaillerie de l'école Boule.

Les familles face à la question des formations

LA QUESTION TARAUDE beaucoup de parents en fin de troisième au collège. D'autant plus si leur enfant ne semble pas s'épanouir dans la filière générale. Faut-il alors le pousser à poursuivre au lycée ou l'orienter vers un CAP, un métier manuel ? Katia Maris n'a pas réfléchi bien longtemps. Cette Parisienne, spécialiste des ressources humaines, a rapidement décidé de suivre la volonté de sa fille Nikita. L'adolescente a

rejoint l'école Boule pour intégrer un CAP joaillerie.

« L'aspect manuel, c'est très bien, confie la maman en préambule. Je n'étais pas contre, loin de là. Et je dois avouer que c'est une décision plutôt courageuse. » Sa fille passe ainsi son CAP. Elle est désormais en seconde année de BMA (brevet des métiers d'art, l'équivalent du bac), à 18 ans. « Elle apprend son métier et réalise ce qu'elle a toujours souhaité faire. Elle

aime la création, le dessin mais aussi la production et la présentation de bijoux. Toute petite déjà, elle aimait créer. »

Si Katia Maris n'a pas encore à l'un de ses doigts une création de Nikita, elle se félicite chaque jour de ce choix. « Elle se serait perdue, avoue-t-elle. Mais aujourd'hui, elle a envie de continuer. Pourquoi pas vers la CAO (*conception assistée par ordinateur*). Nous allons réfléchir à la suite. »

Avoir sa progéniture qui

bifurque vers un métier manuel, un CAP, n'est donc pas quelque chose de terrible, même quand on évoque entre amis le parcours scolaire des siens sans pouvoir mettre en avant des études de droit, de médecine ou de commerce. Pour autant, tous les préjugés n'ont pas encore sauté. « Ça a été très compliqué pendant deux ans, durant tout son CAP », reconnaît Marie-Aimée Poyant. Et cette hôtesse de l'air d'enchaîner : « Mon mari est commandant de bord et il souhaitait, et souhaite toujours d'ailleurs, que notre fils soit pilote un jour, comme lui. Il était totalement contre et cela reste un sujet sensible. »

« Il était métamorphosé »

Pour autant, Titouan est aujourd'hui un jeune homme heureux. « Nous l'avons porté à bout de bras pendant quinze ans, même si ses notes étaient correctes. Il avait du mal à retenir les choses. Alors on lui a demandé comment il se voyait plus tard. Il nous a répondu : *J'ai besoin de créer*. Nous avons alors fait le tour des salons d'artisanat, des expositions. Dans un premier temps, il était branché ferronnerie d'art, avant de succomber à la joaillerie. Pour la première fois de sa vie, il s'est mis à acheter des livres, à se renseigner. Il était vraiment métamorphosé. »

Lucie est devenue la reine de l'ourlet mouchoir



Esther (à gauche), maître d'apprentissage, et Lucie, sa protégée, chez Givenchy, à Paris (VIII^e) dans l'atelier dédié à la haute couture.

ELLE EST HEUREUSE et ça se voit. Lucie respire le bonheur. Lorsqu'on l'interroge sur son apprentissage au sein de la célèbre maison Givenchy, le visage de la jeune femme s'illumine. Cette apprentie mécanicienne modèle flou – c'est son titre exact – excelle dans les ourlets mouchoirs, un ouvrage très fin que l'on va utiliser pour des finitions sur des tis-

sus très fragiles. Elle monte les pièces avec une dextérité qui laisse admirative Esther, sa maître d'apprentissage.

« J'aime la précision et le sens du détail, la qualité des vêtements, l'excellence dans le travail », souligne la jeune femme de 21 ans, qui a rejoint le siège historique, avenue George V, à Paris (VIII^e), depuis trois ans maintenant. Son CAP en poche,

elle enchaîne désormais par un brevet professionnel avec toujours la même détermination.

Pour autant, tout ne fut pas simple pour cette jeune passionnée à la main magique. « Dès la fin de 3^e, je savais ce que je voulais faire mais mes parents désiraient que je poursuive sur une voie générale. J'ai donc eu mon bac scientifique avant de

m'orienter vers ma première passion. J'étais même prête à travailler chez Mc Do pour payer mes études et financer mon école », détaille la jeune femme.

Finalement, lors d'un salon, elle dépose une candidature pour une alternance au sein du groupe LVMH via l'Institut des métiers d'excellence. Un test de couture, un autre de psychologie et trois entretiens plus tard, elle est prise. C'est le début de sa grande aventure dans le luxe.

« Nous faisons en sorte que nos métiers perdurent »

« Elle a une très jolie main et un œil aussi. Ses ourlets mouchoirs sont vraiment très beaux, reconnaît Esther, modéliste dans l'illustre maison de haute couture depuis trois ans. Quand Lucie a une question technique, elle vient me voir. Ça prend du temps mais mon rôle est de répondre au mieux, même en période de défilé. Elle travaille sur des pièces de plus en plus compliquées et devient autonome sur le montage.

D'ailleurs, parfois, c'est elle qui nous alerte, fait du warning, lorsque des vêtements sont montés pour la première fois sur un patronage qui peut poser problème. »

Dans le regard d'Esther, on sent beaucoup d'affection pour Lucie. Il est vrai que cette maître d'apprentissage a aussi un parcours atypique. Titulaire d'un DEA (bac + 5) en droit européen, elle a abandonné la filière juridique pour se lancer dans sa passion : la couture.

CAP, brevet professionnel en alternance puis formation à l'Institut français de la mode, elle franchit avec talent toutes les étapes. Aujourd'hui, elle fait passer à son tour ce qu'elle a appris. « La transmission est pour moi très importante sur la technique et le savoir-faire. On découvre plein de choses en les exécutant, en expliquant aux apprentis des petites techniques on gagne du temps. Nous faisons en sorte que nos métiers perdurent, il ne faut pas oublier que nos jeunes sont l'avenir de notre profession », conclut Esther dans un grand sourire.

patrimoine. Que vous soyez commis, pâtissier ou chef, vous êtes vital. C'est pour cela que je suis resté quatre années de plus chez Lenôtre.

Quels souvenirs gardez-vous de votre formation chez Lenôtre ?

Je me rappelle plein de moments riches même si j'ai fait des conneries, des erreurs mais je garde des souvenirs merveilleux de mon apprentissage. Il a construit mon parcours, ce qui m'a donné les bases de connaissances et de techniques sur lesquelles je m'appuie encore aujourd'hui. C'est pour cela que j'ai dédié mon titre de meilleur pâtissier à Gaston Lenôtre. La transmission des gestes est essentielle. Ce n'est pas pour rien que l'on parle d'intelligence de la main.

Le CAP, voie royale vers un métier passion

Formation Il est un passeport idéal pour les grandes maisons françaises du luxe et de nombreuses formations sont à disposition des élèves. Certaines conduisent au bac.

HÉLOÏSE LEBOUCHER est intarissable. La directrice opérationnelle du Campus mode, art & design, dont le réseau regroupe plus de 7 000 étudiants du CAP au doctorat, maîtrise son sujet sur le bout des doigts. Les formations qui mènent aux métiers de l'industrie du luxe représentent son quotidien. Une voie que connaissent peu d'élèves et parfois encore moins leurs parents, dont le rôle sera prépondérant dans le choix final.

« C'est vrai, le CAP peut faire peur à ces derniers, alors que le diplôme est qualifiant et correspond pleinement aux besoins des entreprises, argumente la spécialiste. Souvent, on s' imagine partir vers une licence en biologie ou une fac de droit alors qu'un CAP horlogerie était le bon choix. Les élèves prennent une autre voie et c'est dommage, car former une main, un œil,

prend du temps. » Partir directement en CAP à la fin du collège peut présenter des avantages. L'adolescent va dans une filière qu'il a choisie et aime. Mieux : il est quasiment assuré d'avoir un emploi à sa sortie. Il peut même poursuivre avec un brevet des métiers d'art ou un bac professionnel.

« Il faut que les parents écoutent leurs enfants »

« Les deux années passées en CAP permettent aux jeunes de gagner en dextérité. Leur profil devient encore plus intéressant ensuite pour les employeurs », confirme Héloïse Leboucher. Ainsi, il existe quelque 52 CAP dédiés aux métiers d'art qui forment chaque année 5 500 élèves.

« Les cursus s'effectuent de plus en plus en alternance, mais pas uniquement. Il y a aussi un parcours plus classi-



Rejoindre au plus tôt ces filières permet d'acquérir une maîtrise du geste très appréciée des employeurs.

que avec uniquement les cours, car tous les parents n'ont pas forcément le réseau ou les contacts pour trouver un employeur », précise la directrice opérationnelle du Campus mode, art & design.

Elle insiste sur « des métiers dans lesquels j'ai rarement vu quelqu'un dire qu'il s'était trompé. Ces professions donnent un véritable

sens au travail. D'ailleurs, rien n'empêche les jeunes, ensuite, de créer leur propre entreprise. Ils auront appris au fil du temps un solide savoir-faire et embrasseront une vraie belle carrière dans cette industrie. Il faut à tout prix que les parents écoutent les désirs de leurs enfants. Le plus tôt ils rejoignent ces filières, mieux c'est pour eux. Ils sont comme des

chirurgiens en apprentissage. Ça nécessite du temps pour bien exécuter un geste. »

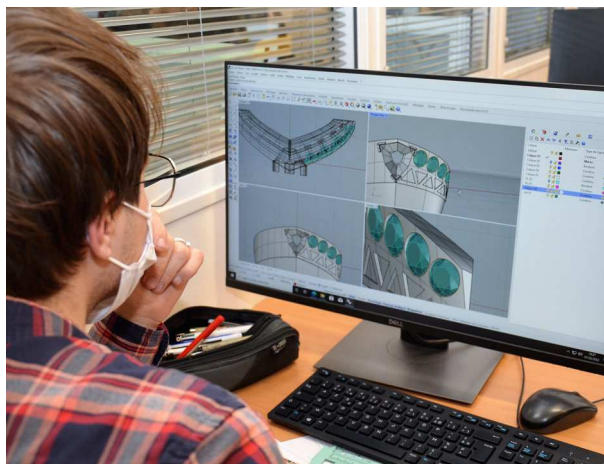
« La demande des entreprises est forte »

Certains CAP sont emblématiques des besoins actuels et attirent davantage l'attention. Celui dédié aux bijoux – art et technique de la bijouterie – est de ceux-là. « On y apprend le sertissage, la joaillerie, la finition ou encore le polissage. Ce sont des spécialités à choisir à l'intérieur même de la formation, souligne Héloïse Leboucher. Il y a aussi le CAP art du cuir, pour ceux qui se destinent à la maroquinerie, au travail de sellier ou de harnacheur, aux vêtements de peau. Ce sont des secteurs de niche, mais les professionnels qui y exercent s'affirment des ressources clés pour l'industrie. Citons aussi le CAP horlogerie. Il y a de place et la demande des entreprises est forte. »

On trouve aussi le CAP de... plumasserie, de broderie ou encore celui spécialisé dans les fleurs artificielles. Les trois cursus débouchent sur les métiers de la mode. Et si vous souhaitez tout de même que votre enfant ait le bac en poche... il existe un bac artisanat et métiers d'art qui peut combler tout le monde après le CAP.

La joaillerie fait sa révolution numérique

Tech La Haute école de joaillerie ne désespère pas. Non seulement les CAP attirent, mais sa nouvelle formation de conception et fabrication assistée par ordinateur répond à un vrai besoin.



Les élèves de la Haute école de Joaillerie à Paris imaginent leurs créations grâce aux logiciels spécialisés.

ILS SONT 16. Seize pionniers. Une première promotion chargée de défricher cette nouvelle formation proposée par la Haute école de joaillerie à Paris, rue du Louvre (II^e). Son directeur, Michel Baldocchi, n'en est pas peufier.

« Dans la bijouterie, nous avons toujours eu de fortes demandes vers nos CAP ou BMA (brevet des métiers d'art, équivalent du bac), note ce passionné. Mais avec cette formation à la conception assistée par ordinateur (CAO) et à la conception-fabrication assistée par ordinateur (CFAO), nous entrons véritablement dans le numérique. »

Une évolution, presque une révolution, pour cette école fondée en 1867 et qui a vu passer nombre de jeunes. « Nous sommes le plus vieux métier du monde, puisque les bijoux existaient déjà au néolithique, poursuit Michel Baldocchi avec un large sourire. Cette filière CAO et CFAO a été créée en partenariat avec Cartier. Nous avons travaillé ensemble sur le projet, le contenu des cours. D'ailleurs, nous avons déposé une demande pour que ce diplôme ouvert aux bacheliers soit reconnu par l'État. Cela nous permettra de faire de l'alternance ensuite. »

Attention, la sélection se révèle sévère pour intégrer ce cursus d'avenir. « Il faut déjà avoir suivi une formation en joaillerie ou bien déjà en CAO en amont. Ensuite, il faut soutenir un projet devant un jury qui sélectionne les candidats. En ce qui concerne cette première promotion, nous avons 40 à 45 candidats pour en retenir 16 au final, détaille le directeur. Ensuite, nous faisons une mise à niveau dans chacun des domaines pour mettre tout le monde sur un pied d'égalité. La formation dure 18 mois, dont un tiers de stage en entreprise. » Avec la CAO ou CFAO, la joaillerie

entre de plain-pied dans le XXI^e siècle.

De l'esquisse à la production

« Nous formons de vrais joailliers capables de concevoir un bijou, de réfléchir aux dimensions, au poids, à la portabilité, de créer de fichiers pour que le tout soit ensuite mis en production. Même si ce sont souvent de petites séries, car le luxe est très, très exigeant », conclut le directeur. L'an prochain, il espère accueillir le double d'étudiants dans ce cursus. Les demandes arrivent déjà régulièrement sur son bureau.